

Bergman, le mal-aimé des Suédois

STOCKHOLM
CORRESPONDANCE

Quand on lui demande ce qu'il reste d'Ingmar Bergman un peu plus d'un an après la mort du grand cinéaste suédois, le 30 juillet 2007, Maaret Koskinen, professeure de cinéma à Stockholm, éclate d'un rire sonore : « Vous voulez dire : après que chacun a pris son morceau ? » Et l'enseignante d'ajouter : « Tout le monde essaie de se l'approprier. »

La Suède vit un moment assez étrange par rapport à son trésor national qu'est Bergman. Plusieurs hommages lui sont consacrés actuellement, qui traduisent un sentiment ambigu : un mélange de dévotion et d'indifférence, d'admiration et de défiance. Un peu comme pour August Strindberg (1849-1912), un des pères du théâtre moderne, autre monument national.

L'exposition consacrée à Bergman au Musée Nobel illustre cette ambivalence. Bien que située dans la vieille ville de Stockholm, force est de constater que l'exposition n'attire pas les foules. Le public peut y voir essentiellement des photos, mais aussi quelques courtes séquences de films montrant Bergman au travail. « Plus Bergman vieillissait, moins on avait de photos de lui, car il trouvait que les images ne disaient plus ce qu'il voulait exprimer », raconte Peter Zander, un responsable du Musée Nobel. Comme si son image s'effaçait à mesure qu'il vieillissait. L'exposition est accompagnée, depuis début septembre, d'un livre monumental, *Les Archives d'Ingmar Bergman* (éd. Taschen), publié en France le 3 novembre.

A Stockholm, à la différence d'autres pays, Bergman est autant perçu – sinon plus – comme homme de théâtre que comme cinéaste. Le bureau qu'il occupait à Dramaten, le théâtre royal dont il fut directeur dans les années 1960, longtemps resté inviolé comme une relique, n'a été vidé qu'en 2007, et tous les papiers transférés à la Fondation Bergman, à Stockholm, gardienne officielle



Ingmar Bergman sur l'île de Fårö en septembre 1960 durant le tournage du film « A travers le miroir ».

SCANPIX

SUEDE/SIPA

Il était même venu fréquenter les séminaires de la Semaine Bergman, juste pour le plaisir de se frotter à un public critique.

Dans son testament, Bergman demandait que la maison soit vendue « au plus offrant » – afin d'éviter des injustices, a confié Daniel Bergman, un de ses enfants. Le cinéaste était trop spécialiste des tréfonds de l'âme humaine pour avoir quelque illusion là-dessus.

Mais plusieurs personnalités, y compris parmi ses enfants, qui sont encore huit en vie, pensent que cette vente, qui ne se ferait sans doute pas avant 2009, n'est pas la meilleure solution. Un homme d'affaires local a proposé de lever des fonds. Jannike Åhlund, responsable de la Semaine Bergman, qui se tient depuis cinq ans à Fårö, en juillet, est également engagée dans le groupe qui tente de reprendre

la maison du cinéaste pour en faire un centre dédié à son œuvre.

L'idée est d'autant moins mauvaise que Fårö, charmante petite île qui peut faire penser au haut Languedoc, est devenue au fil des décennies un haut lieu du cinéma bergmanien, où il a tourné plusieurs films (*La Honte* en 1967, *Une passion* en 1968 et *Scènes de la vie conjugale* en 1972), et était déjà devenue de son vivant un lieu de pèlerinage. Les liens protégeaient bien « leur » Bergman, qui avait pris l'habitude de faire travailler les artisans sur ces productions tournées sur place.

Pourtant, l'Etat reste en retrait dans cette affaire. Pour l'écrivain Kerstin Vinterhed, ce manque d'engagement pour la sauvegarde de la maison de Bergman est « un scandale de politique culturelle ». Il ajoute : « Le gouvernement estime avoir rempli son devoir de mémoire en donnant 2 millions d'euros, dont la moitié ira à l'organisation du premier Festival Bergman à Dramaten

en 2009, et le reste à des programmes de numérisation des archives de la fondation et de copie de films. »

Cette retenue générale en Suède tient sans doute à la perception du personnage et de l'œuvre. Le cinéaste faisait surtout parler de lui pour son côté « people » : l'homme à femmes, ses divorces, ses actrices, ses enfants. Les critiques s'en sont aussi défiés, lui reprochant son manque d'engagement politique ou son exil fiscal en Allemagne, entre 1976 et 1984.

La vieillesse puis la mort de Bergman ont permis à certains de briser des tabous, comme le comédien Helge Skoog, qui a pu raconter combien il avait souffert d'être en froid avec lui. D'autres ont raconté qu'ils cherchaient du travail dans d'autres théâtres pour ne pas avoir à travailler avec lui. « Ce n'était pas facile d'être comédien dans un petit pays où une seule

personne avait une telle influence », confie Maaret Koskinen. « Pendant toute sa vie, les gens n'ont pas osé s'opposer à lui en sa présence, et cela lui a été un manque », dit Jannike Åhlund.

Sa mort délie les langues, mais ouvre aussi son héritage esthétique.

Pour la majorité des Suédois, « il était trop grave, trop sombre, et beaucoup ne l'aimaient pas pour cette raison », explique Jon Asp. Il a fallu attendre sa mort pour que le pays « réalise, avec l'ampleur des réactions à l'étranger, à quel point il était grand », souligne M. Asp. Mais les Suédois ont encore une image très partielle de lui. Ils commencent juste à découvrir qu'il faisait des comédies, notamment parce que la diffusion des films de Bergman à la télévision ou en DVD a été plutôt limitée en Suède.

Reste que sa disparition ouvre « des perspectives intéressantes » sur son œuvre dans les milieux intellectuels, explique Maaret Koskinen. Cette dernière cite une étude qui examine Bergman d'un point de vue ethnique. Ou cette étude britannique qui analyse le cinéaste sous l'angle du phénomène queer, « ce qui n'est pas absurde, car il y a beaucoup de personnages ambivalents chez Bergman ». ■

OLIVIER TRUC

« Il était trop grave, trop sombre, et beaucoup ne l'aimaient pas pour cette raison »

Jon Asp,
Fondation Bergman

Un livre pour embrasser l'œuvre d'une vie

Près de 600 pages, 6,2 kg et 150 euros. La fabuleuse somme que viennent de publier les éditions Taschen sur Ingmar Bergman, en librairie le 3 novembre, est un monument à la mesure de l'œuvre qu'elle embrasse.

Édité dans un format rectangulaire bleu débordant largement les mesures des rayonnages d'une bibliothèque normale – celui-là même que Taschen inaugura il y a trois ans pour présenter, en rouge, les archives de Stanley Kubrick –, *Les Archives d'Ingmar Bergman* offrent une spectaculaire plongée dans un parcours cinématographique, théâtral et humain.

Constitué à partir des archives personnelles de Bergman et de celles de diverses institutions, l'ouvrage a été élaboré par Paul Duncan et Bengt Wanselius du vivant du cinéaste, et avec sa collaboration. Magnifiquement préfacé par Erland Josephson, l'un des acteurs fétiches du cinéaste, il se présente comme une gigantesque frise de textes et de photographies, qui scinde sa vie en sept périodes autour des six films pivots que sont *Jeux d'été* (1951), *Le Septième Sceau* (1957), *A travers le miroir* (1961), *Toutes ses femmes* (1964), *L'Œuf du serpent* (1977) et *Après la répétition* (1984).

Les films sont au centre, cha-

cun d'eux faisant l'objet d'une section spécifique largement illustrée. Toutes sont constituées d'un récit autour de la genèse, de la fabrication et de la réception de l'œuvre, conçu comme un collage de morceaux de textes ponctionnés dans les écrits ou interviews de Bergman et dans ceux d'une large palette d'auteurs qui ont écrit sur son travail, de Peter Cowie à Birgitta Steene en passant par Jean-Luc Godard, Olivier Assayas ou même le magazine *Playboy*.

Textes inédits

Le cas échéant, les films sont accompagnés de textes spécifiques et restitués *in extenso*, dont beaucoup sont encore inédits hors de Suède. Une lettre délicieusement piquante de Bergman à ses actrices Eva Dahlbeck et Harriet Andersson, commandée par le magazine suédois *Folket i Bild*, enrichit ainsi l'histoire de *Sourires d'une nuit d'été* (1955) ; un journal de bord tenu auprès de Bergman entre juin 1961 et mai 1963 par le réalisateur Vilgot Sjöman apporte un nouvel éclairage sur le film *Les Communiantes* (1963) ; un long témoignage extrait d'un séminaire avec l'actrice suédoise Bibi Andersson permet d'approfondir l'expérience *Persona* (1966)...

A la fin de chaque chapitre, une chronologie de la vie de Berg-

man mêlant les épisodes de sa vie privée avec des commentaires sur son travail au théâtre est reconstituée suivant le même principe.

La parution de l'édition française de l'ouvrage sera accompagnée, au cours des mois de novembre et décembre, de plusieurs événements autour d'Ingmar Bergman. Ainsi, le 16 novembre, le réalisateur Arnaud Desplechin présentera son film préféré d'Ingmar Bergman au Cinéma du Panthéon, à Paris, dans le cadre du Festival du cinéma nordique. Les auteurs du livre le dédicaceront le 3 décembre à l'Institut Lumière, à Lyon, autour d'une projection de *Un été avec Monica* (1953), et le 4, au Centre culturel suédois, à Paris, où sera projeté *Fanny et Alexandre* (1982).

Deux textes de Bergman seront par ailleurs à l'affiche au théâtre, à partir du 14 novembre : *Après la répétition*, le scénario du film du même nom, est mis en scène au Théâtre de l'Athénée, à Paris, par Laurent Laffargue, et interprété par Didier Bezace, Fanny Cottençon et Céline Sallette ; *S'agite et se pavane*, la dernière pièce écrite par Bergman, en 1993, et créée en France par Roger Planchon en 2002, sera reprise, dans une mise en scène de Cécile Pauthe, au Nouveau Théâtre de Montreuil. ■

ISABELLE REGNIER